

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 139 (1994)
Heft: 10

Artikel: Stratégies d'hier et d'aujourd'hui
Autor: Collet, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-345460>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Stratégies d'hier et d'aujourd'hui

Par le contrôleur général des armées André Collet

André Collet, toujours fidèle à notre revue, publie un nouvel ouvrage aux Presses Universitaires de France sur *L'histoire de la stratégie militaire depuis 1945*, dont il nous livre une synthèse.

La pensée stratégique connaît depuis 1945 un remarquable essor. Jamais, elle n'a rassemblé autant de chercheurs venus de tous les horizons, suscité une aussi abondante littérature et véhiculé autant d'idées. L'arme nucléaire, avec sa capacité d'holocauste suprême, a rétabli la stratégie dans sa véritable dimension et à son juste niveau, celui du Politique¹. Pour mieux marquer sa prééminence, le mot est aujourd'hui assorti de qualification: on parle de stratégie globale, générale, intégrale, suprême, gouvernementale. Le Politique, maître de la diplomatie, est redevenu maître de la stratégie, deux fonctions indissociables: c'est bien le chef de l'Etat qui détient le feu nucléaire. Depuis la fin du XVIII^e siècle, cette primauté était assumée par les chefs militaires, la confusion entre la stratégie et la conduite de la guerre se trouvait entretenue par l'importance accordée aux opérations militaires. Les trois niveaux de responsabilités dans le processus de la guerre, ceux de la politique, de la

stratégie opérationnelle et de la tactique sont clairement rétablis.

Durant la guerre de Corée, le général MacArthur, en s'opposant à la politique de guerre limitée du président Truman, outrepassa ses attributions de chef militaire, il est relevé de son commandement; durant la guerre du Golfe, le général Schwartzkopf prend l'exacte mesure des limites de sa fonction de chef de la stratégie opérationnelle fixée pour le Koweït et, suivant les injonctions du président Bush, ne poursuit pas Saddam Hussein. La distinction entre la stratégie et la tactique longtemps confuse est également bien redéfinie. Pour l'amiral Castex, «la stratégie est comme le spectre solaire: elle a un infrarouge qui est le royaume de la politique et un ultraviolet qui est celui de la tactique». La tactique est l'art d'utiliser au mieux les moyens militaires, elle concerne le domaine du combat et est l'affaire de professionnels. Selon Jean Guilton, il existe deux caractères d'hommes de guerre,

les uns plus stratégiques, les autres plus tacticiens. Foch était éminemment stratège et Joffre plus tacticien.²

La stratégie d'hier

L'histoire de la stratégie est jalonnée de maîtres éminents depuis Sun Zi dont le traité sur *L'art de la guerre*, écrit il y a vingt-cinq siècles, demeure d'actualité. Il a inspiré les choix stratégiques de la Chine (Mao Tsé-Toung) et ceux de l'Ex-Union soviétique (Staline). A la charnière des XVIII^e-XIX^e siècles, la pensée stratégique connaît un véritable renouveau³. Après Guibert dont l'ouvrage, *Essai général de tactique* (1772), ouvre la voie à la guerre moderne, le général suisse Jomini (1780-1869), à l'âge de vingt-cinq ans, écrit son *Traité des grandes opérations militaires*⁴. Mais le maître incontesté de la stratégie est bien Carl von Clausewitz (1780-1831) dont le célèbre traité *Vom Kiege* demeure un réservoir inépuisable de références; Raymond Aron lui consacre

¹ L'emploi de la majuscule redonne sa pleine signification au mot dévalué par la dérive du vocabulaire.

² J. Guilton: La pensée et la guerre. Desclée de Brouwer, 1969.

³ F. Cardini: La culture de la guerre. Galimard, 1992.

⁴ J. F. Baqué: Jomini. Perrin, 1994.



Une image symbolique de l'«ingérence humanitaire armée» (Photo tirée de Soldats de l'espoir. L'action humanitaire. Paris, Lavauzelle, 1993).

son magistral ouvrage *Penser la Guerre*, Clausewitz (1976). Le général italien Giulio Douhet (1869-1930) comprend la valeur révolutionnaire de l'arme aérienne, son traité, *Il dominio dell'aria*, publié en 1921 et largement diffusé dans les pays anglo-saxons a une influence considérable sur la conduite de la Seconde Guerre mondiale et des grands conflits de l'après-guerre. La guerre du Vietnam, puis la guerre du Golfe connaissent des bombardements aériens d'une intensité comparable à ceux pratiqués contre l'Allemagne et le Japon. Les idées de ces grands stratèges occidentaux pénètrent la doctrine soviétique à la faveur des relations étroites qui existent au temps des tsars (Jomini et Clausewitz servent dans l'armée de la Russie impériale) puis, surtout, entre l'armée allemande et l'armée rouge dans l'entre-deux-guerres.

Deux siècles de fer, la guerre selon Clausewitz

La stratégie entre à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles dans une ère nouvelle. Suivant l'exemple de Frédéric le Grand, le général Bonaparte choisit de rompre avec «la guerre en dentelles», conduite avec modération et selon une certaine éthique par la monarchie, pour mener avec une armée populaire une guerre agressive de mouvements, avec des attaques foudroyantes très meurtrières. Une nouvelle manière de penser la guerre pressentie par Guibert, analysée par Jomini et formalisée par Clausewitz dans *Vom Kriege* apparaît et, durant deux siècles, s'impose.

La guerre n'est plus une partie d'échecs menée autour de places fortes en évitant les batailles frontales trop meurtrières, elle

devient un combat impitoyable, un duel entre deux forces armées jusqu'à l'écrasement de l'un des protagonistes: les deux guerres de 1914-1918 et de 1939-1945, les guerres de Corée et d'Irak-Iran sont des guerres d'anéantissement clausewitziennes. Les doctrines américaine et soviétique se dissocient. Les Américains sont attachés au concept douhétien des bombardements stratégiques massifs, dont ceux d'Hiroshima et de Nagasaki ne sont qu'une forme plus perfectionnée (stratégie anti-cités), alors que les Soviétiques maintiennent le concept stalinien de la guerre continentale «à l'ancienne» (stratégie anti-forces), avec les gigantesques batailles de chars et duels d'artillerie de la Seconde Guerre mondiale dans les grandes plaines de l'Europe centrale et autour de grandes villes (Stalingrad, Kursk). Ils ont un certain mépris pour les bombardements stratégiques et Staline dénonce leurs effets barbares sans résultats probants. Cette stratégie sera encore planifiée par Saddam Hussein durant la guerre du Golfe.

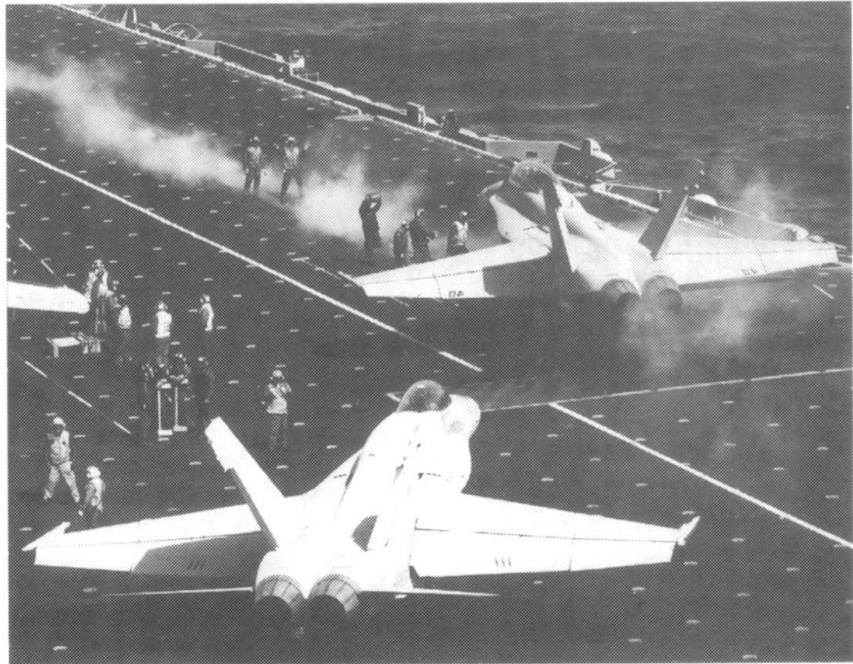
La stratégie d'aujourd'hui

L'arme nucléaire focalise la pensée stratégique

Après 1945, jusqu'au grand tournant des années 1989-1990, la pensée stratégique s'engage sur une nouvelle voie. L'arme nucléaire pro-

voque le changement mais avec un certain décalage, dont la charnière peut se situer en 1953. De 1945 à 1953, en effet, l'arme atomique, apparue à Hiroshima et Nagasaki, est considérée comme une super-bombe seulement plus puissante que celles qui furent lancées par les *Forteresses volantes* du Strategic Air Command.

La naissance du concept de dissuasion aux Etats-Unis en pleine guerre froide, sous la présidence du général Eisenhower, est le fruit des réflexions de personnalités civiles, physiiciens, économistes, mathématiciens, historiens soucieux d'arrêter les héca-



La stratégie d'action extérieure postule que l'on dispose des moyens de projeter ses forces: ici un porte-avions sur le pont duquel deux F/A-18C/D se tiennent prêts à décoller (Photo Northrop Grumman Corporation)...



...et de forces de déploiement rapide qui disposent d'une flotte d'avions de transport capables d'emporter des gros tonnages.

tombes et de minimiser le coût, financier et humain, d'opérations militaires comme celles de la guerre de Corée.

La rupture est totale avec la stratégie clausewitzienne: la dissuasion met en œuvre les mécanismes de peur et de paralysie des responsables politiques, d'intimidation des populations et des chefs militaires. Elle est une stratégie où le Politique revient au premier plan avec comme objectif l'interdiction de la guerre, la non-guerre et comme instrument la dialectique, la négociation, le chantage («stratégie du bord du gouffre»).

La dissuasion prend une dimension obsessionnelle, elle focalise la pensée stratégique, devient le thème central de tous les travaux,

tandis que la stratégie conventionnelle s'émiette en une multitude de disciplines et se trouve dévaluée. Cette prééminence est entretenue par des surprises de taille qui imposent périodiquement tout au long de la guerre froide des remises en cause des doctrines: le lancement du *Sputnik* en 1957, la crise de Cuba en 1962, l'invasion de l'Afghanistan en 1979.

Ces événements conduisent les Etats-Unis à élaborer

de nouveaux scénarios, à poursuivre les recherches pour maximiser les choix stratégiques. C'est le temps des «stratèges en chambre» (le Pentagone ne joue aucun rôle) avec les repré-sailles massives de Foster Dulles, la riposte graduée de McNamara, les frappes sélectives de Schlesinger et de Harold Brown...

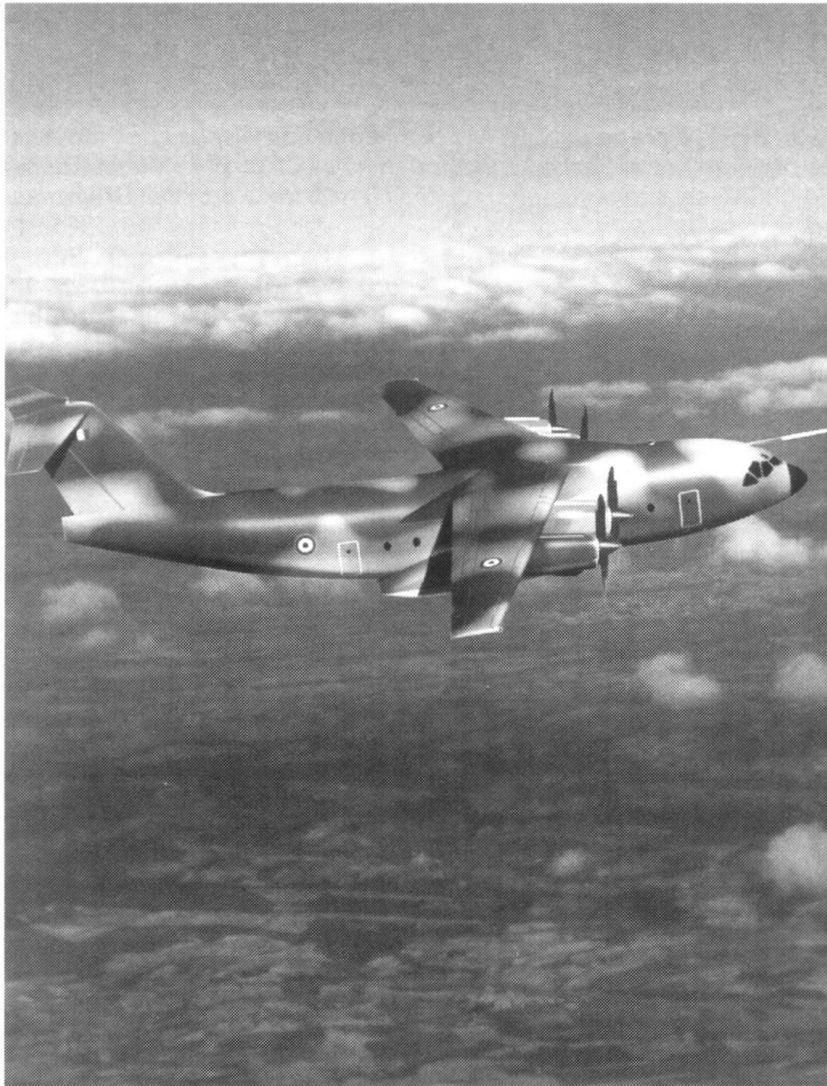
La fin de la guerre froide et l'évolution du contexte géopolitique conduisent à

un basculement d'intérêt vers la stratégie dite d'action extérieure, sans pour autant abandonner la stratégie de dissuasion nucléaire, mais avec l'idée de certains d'une extension du concept à une «dissuasion conventionnelle»: en tirant parti des armes nouvelles, puissantes et précises, paralyser tout perturbateur.

Face à la stratégie indirecte de l'ex-URSS, le développement de la stratégie d'action extérieure des grandes puissances occidentales

Le blocage en Europe, créé par la dissuasion nucléaire, conduit dans les années 1960 Krouchtchev puis Brejnev à s'engager dans le tiers monde vers une stratégie mondiale de lutte contre le «bloc capitaliste». La stratégie, indirecte ou oblique, emprunte des voies nouvelles: les fournitures d'armes qui transitent par des Etats satellites (Cuba, la Libye), l'envoi de conseillers militaires (tacticiens et techniciens), la formation de stagiaires à Moscou et la mise à disposition de moyens aériens pour l'acheminement rapide de volontaires (les Cubains en Angola et en Afrique orientale).

L'Afghanistan sera le seul cas d'intervention directe. La flotte soviétique jusqu'alors reléguée dans la défense côtière (suivant la doctrine de Staline) connaît un développement spectaculaire sous le commandement de l'amiral Gortchkov



Le FLA (Future Large Aircraft), le projet qui devrait donner naissance à un successeur du Transall C 160 et de l'Hercules C 130 (Photo Aérospatiale).

et devient une flotte de haute mer.

Après des décennies d'une vision centrée sur la péninsule Europe pour la défense du sanctuaire national, les Occidentaux prennent subitement conscience des menaces qui pèsent sur leurs intérêts vitaux dans des zones éloignées (le troisième cercle). La France, qui possède en Afrique, dans les Caraïbes, l'océan Indien et le Pacifique des départements et des territoires, s'engage délibérément sur la voie de la stratégie d'action extérieure. Au cours des dix dernières années, elle intervient militairement dans 7 des 10 Etats de l'Afrique centrale et, de 1980 à 1993, elle conduit quelque 25 expéditions militaires hors de son territoire. Des forces d'action rapides sont rapidement mises sur pied dans d'autres armées occidentales (Etats-Unis, Italie, Espagne).

Penser la guerre autrement, la stratégie de «non-bataille»

La fin de la guerre froide est l'occasion de réflexions autour de la stratégie: est-il possible de «penser la guerre autrement?». Les acteurs politiques et militaires prennent conscience d'un terrible bilan: la voie de l'anéantissement clausewitzien par des batailles frontales et celle de l'écrasement douhétien par des bombardements de terreur, sur lesquelles se sont engagées les grandes puissances militaires au cours des

deux siècles écoulés, ont conduit à des sommets inégalés dans la violence et dans l'horreur. Les nations dites civilisées ont réglé leurs différends de voisinage, leurs querelles idéologiques de la manière la plus sanglante avec un nombre effroyable de morts et de destructions. Le XX^e siècle, avec quelque 150 millions de morts, a été le plus meurtrier des temps modernes.

Sous la pression d'un fort courant pacifique (l'opinion publique américaine avec le soutien des médias, après le drame national du Vietnam, n'admet plus les pertes lourdes des expéditions militaires), les stratèges prennent soudain la mesure de leur erreur, de la dérive grandissante depuis la fin du XVIII^e siècle, née de la confusion entre la stratégie et la guerre.

Un nouveau concept apparaît: la guerre, si elle devient inévitable, ne doit plus être un déchaînement aveugle, elle doit demeurer en permanence sous contrôle; l'épreuve de force doit s'engager avec la recherche de la voie du moindre prix humain. Le Politique reprend ses droits mais en se conformant aux seuils de tolérance qui sont rapidement atteints. La guerre du Golfe devenue inévitable en est l'illustration avec l'objectif des pertes nulles («zéro-perte» est devenue la formule vulgarisée Outre-Atlantique) et la mise en œuvre pour l'atteindre de la doctrine de l'«Airland Battle».

La dégénérescence de la guerre. Quelle stratégie?

L'Occident est confronté aujourd'hui à des situations complexes créées par l'apparition de conflits régionaux – celui de l'ex-Yougoslavie mettant fin au mythe du continent européen espace éternel de paix. Ceux-ci ne sont pas «la poursuite de la politique par d'autres moyens», car ils n'obéissent à aucune règle, à aucune logique politique et ne connaissent aucune frontière.

Le Soudan, la Somalie, la Bosnie, le Rwanda, le Yémen sont le théâtre de luttes anarchiques impitoyables qui opposent des groupes humains aléatoires (ethnies, tribus, clans, bandes armées qui se font et se défont), animés d'un fanatisme ethnique, religieux ou les deux à la fois. Cette dégénérescence de la guerre qui n'est pas régulée par un pouvoir politique évoque un nouveau Moyen-Age. L'effort de règlement par les forces de l'ONU de situations belligères et conflictuelles s'avère un échec.

L'Organisation internationale et les Etats intervenants (dont l'Europe communautaire) pratiquent une «diplomatie de la paix» au jour le jour, de manière pragmatique, intégrant l'aide humanitaire dans le dispositif armé (on parle d'«humanitaire armé»). Les secours alimentaires, médicaux, sanitaires sont acheminés par des couloirs de sécurité sous protection, de



La fin de la guerre froide et la disparition de l'Union soviétique n'ont pas amené la paix mais la resurgence de conflits régionaux ethniques ou religieux. Ici le président croate Franjo Tuđman inspectant ses troupes.

manière à éviter leur détournement par des factions armées. Ponctuellement des sanctions coercitives sont parallèlement engagées⁵.

Mais ces interventions conduites sans volonté politique véritable et sans vision claire sur une finalité, dans un contexte d'anarchie profonde, s'avèrent impuissantes à faire cesser la violence et à instaurer la démocratie. Privilégiant le non-choix, le non-agir, les acteurs sont voués au jeu

stérile de la diplomatie et font preuve d'une seule détermination verbale – avec des contingents prêts à exercer leur métier mais bloqués par le jeu diplomatique. Sous le couvert d'une action humanitaire qui sert de paravent à l'impuissance à régler des situations de crises, en l'absence de grands décideurs, la guerre se perpétue ainsi sans avenir, avec le développement de véritables tueries, de famines et d'épidémies.

La stratégie est à nouveau enlisée, la pensée de la

guerre confrontée à l'accélération de l'histoire est subitement stérilisée. Après Cuba, MacNamara affirmait superbement «Il n'y a plus de stratégie, désormais, seulement des crises à gérer». Sa méprise fut totale, elle valut à l'Amérique la désastreuse guerre du Vietnam. La gestion des crises sans stratégie conduit aujourd'hui d'autres acteurs à la renouveler.

A. C.

⁵ Boutros-Gahli: «L'ONU et les opérations de maintien de la paix à la croisée des chemins». Relations internationales et stratégiques, IRIS, automne 1993.